

## LES INNOCENTS

## LE RETOUR

Par Andréas LATSKO (Traduit de l'allemand par Lucien CHASSAIGNE)

Willy Geiger, fils du joaillier à la Cour de l'empereur, parti à la guerre comme officier, a été fait prisonnier et interné en Russie. Il ne vit là-bas que dans l'espoir de retrouver, après la guerre, la vie brillante et facile de sa jeunesse. Enfin, il est rapatrié. Mais pendant sa captivité, son père est mort ruiné. Et voici que de retour à Vienne, tous ses rêves de prisonnier, toutes les espérances qu'il mettait dans ce retour et dans cette patrie, s'effondrent. Sa mère est devenue une pauvre vieille femme. L'appartement somptueux de sa jeunesse où sont tous les vestiges de son passé heureux, a été loué à une riche étrangère. Et Willy Geiger ne peut encore se faire à la terrible réalité qui le jette brutalement, sans que rien n'ait changé pour lui, au dernier rang de la société, parmi les pauvres.

## II

Willy racontait. Sa mère lui passait infatigablement les plats, et les courtes pauses étaient remplies par le tic-tac paresseux de la vieille horloge. Elle tendait sa panse dans un coin, sonnait plus fort dès que le silence semblait se faire, afin qu'il ne restât aucune minute du passé, capable de troubler l'intimité de ce premier repas. Mais cela ne servirait de rien. Il était trop tard pour pleurer celui qu'on avait mis en terre depuis déjà trois ans. Ils le comprenaient bien, mais il fallait quelque temps aux yeux pour s'habituer au vide de la pièce, à la place déserte de la place. Et les regards s'en allaient toujours vers la porte, comme autrefois, quand le père s'était attardé. Ils fixaient avec tant d'opiniâtreté cette grande porte de noyer à poignée de bronze, qu'ils rougissaient tous les deux de cette attente insensée. Willy cachait ses boutons de manchettes sous ses manches trop courtes, comme un voleur surpris. Sa mère, de temps en temps, prétextait qu'elle avait affaire à la cuisine, pour essuyer rapidement les larmes de ses yeux.

Tout à coup, comme s'il avait été tout le temps question du mort, Mme Geiger dit : « Je suis heureuse pour papa, crois-moi ! Déjà, la suppression du titre de fournisseur de la cour lui aurait causé un sérieux chagrin, même pour un commerce qui ne lui appartenait plus. Je ne puis me figurer comment il aurait supporté d'être appauvri. Il était si fier d'avoir réussi à faire de moi une femme riche, parce que mon pauvre père s'était difficilement résolu à nous donner sa bénédiction. Il est mort, du moins, avec la conviction de nous laisser, toi et moi, à l'abri du besoin. C'est un bonheur pour lui, de n'avoir pas vécu ces temps-ci, bien sûr ! » Willy entendait la voix qui tremblait ; il voyait sa mère aller à la fenêtre, regarder dans la cour, et restait muet. Il sentait bien, lui aussi, qu'il n'y aurait pas eu de place dans le monde transformé pour cet homme plein d'opinions préconçues, de loyalisme aussi, qui se rangeait devant tous les équipages de la cour. Il ne pouvait se faire le juge du mort. Chaque mot, chaque regard de cet homme à courte vue qui avait été son père, avait versé trop d'amour sur lui. Mais il passait insensible à côté de la pauvreté et des

privations, parce que la misère était à ses yeux une juste punition, la richesse un juste salaire de l'activité et du travail. Et Willy aimait à penser qu'il aurait vécu dans la pauvreté, encore qu'il fût intègre. Il lui fallait cette pensée, cette retouche au vieux portrait, pour ne pas être atteint dans ses plus doux souvenirs. Tandis que le mort se dressait devant lui, avec sa crainte perpétuelle des escrocs, des faussaires, des dangers de toute sorte qui pouvaient menacer sa fortune, il lui échappa, avant même qu'il s'en doutât, cette question : « Oui, je ne comprends pas comment il est arrivé, maman, que nous ayions tout perdu ! je pensais toujours que papa aurait... » Il s'interrompit lui-même, saisi du regret de ne pas avoir au moins attendu quelques jours pour poser cette question indelicat. Il avait l'air de réclamer des comptes à sa pauvre mère qui, les yeux mouillés, la voix chevrotante, présentait la parfaite image d'un régisseur injustement soupçonné. Elle répliqua aussitôt :

« Tu sais comment était ton père. Il n'avait confiance dans personne au monde, sauf dans le gouvernement et dans l'Etat. Mais, cela, il ne fallait pas y toucher devant lui. Déjà, quand tu étais tout petit, bien souvent, au milieu de la nuit, il sautait du lit, s'habillait et courait jusqu'à la boutique, pour voir si l'on n'avait pas brisé les contre-vents et volé les bijoux. Lorsqu'il revenait à la maison trempé de sueur, épuisé, il disait toujours que son unique désir était d'être assez riche pour placer sa fortune en fonds d'Etat.

« La carte qui annonçait ta captivité l'avait rendu quasi fou. Il jurait que s'il n'y avait pas eu de traîtres on n'aurait jamais pu battre notre puissante armée. Puis il s'en allait, me laissant souvent des demi-journées entières seule au magasin. Il allait au café, y cherchait des connaissances qui fussent en relations avec le ministère de la Guerre. » Mme Geiger respira profondément, et regarda la lampe, avant de trouver la force d'aller plus loin. « En 1915, à la fin de l'automne, j'ai commencé à m'inquiéter sérieusement pour lui. Il ne dormait plus. Il allait au magasin presque chaque nuit, et m'expliquait sans cesse qu'on avait mobilisé trop de gens, que ceux qui restaient ne suffisaient plus pour protéger, contre les voleurs, les commerçants de Vienne.

« Au commencement de l'année suivante, quelqu'un de la cour, je crois, lui dit que la guerre durerait encore longtemps. Dès ce moment, il n'eût plus aucun repos. Il ne cessait de répéter qu'il n'était plus, comme autrefois, le plus jeune de nous deux. Il disait que tu ne reviendrais pas avant des années, et que ce lui serait une pensée insupportable que de m'abandonner avec le commerce. Il pensait aussi, je crois, mais il n'en parlait jamais, que l'ennemi pouvait venir à Vienne, et qu'il commencerait par piller les joailleries.

« Il arriva à cette époque un certain M. Rampel, qu'une jambe trop courte exemptait du service. Il était marié à une riche juive de Berlin. Il dit à ton père qu'il était acheteur de tout son fonds pour un million et demi de couronnes, argent comptant. C'est

la dernière fois que j'ai vu ton père heureux. Ces mêmes bijoux vaudraient bien aujourd'hui 60 à 70 millions de couronnes, mais ton père était convaincu qu'il faisait une affaire étonnante. Il plaça aussitôt tout son argent en emprunts de guerre. Il dansait autour de la table, heureux comme un gosse, en répétant : « 75.000 couronnes de bonnes rentes sur l'Etat, Joséphine, 75.000 couronnes... Ton pauvre père n'aurait jamais cru cela quand il a donné sa fille à un sans-le-sou de petit horloger. » Mais il s'était rudement énervé et fatigué. De plus, il espérait en secret obtenir quelque chose en ta faveur à la Croix-Rouge de Genève. Aussi, nous partîmes en Suisse avec 20.000 couronnes, qui, à notre arrivée, ne faisaient plus que 15.000 francs. Il me conduisit dans les meilleurs hôtels, il me gâtait encore plus qu'avant. Quand je voulais le retenir, il se frottait les mains, me tapait sur l'épaule, et disait : « 75.000 couronnes de rentes, Joséphine. On peut se permettre quelques fantaisies. »

« Trois mois après, il en avait lui-même assez, car la couronne baissait toujours à l'étranger. Il devait se faire envoyer deux fois de l'argent, et il y trouvait quelques scrupules, car il me disait, sur un ton consolateur, que 75.000 couronnes, ou même 60.000 couronnes de rentes te suffiraient bien après la guerre pour faire le jeune homme.

« Deux jours avant notre départ, au milieu de la nuit, il me secoua. Il avait la mort sur son visage. Il me pria de faire appeler le médecin, car il avait d'effroyables crampes. Ils l'ont opéré à Zurich. Le professeur nous donnait toujours espoir, de sorte que nous avons passé trois mois pleins dans un sanatorium, bien qu'il nous en coûtât mille couronnes par jour. Malgré ma répugnance, je ne pouvais cacher à papa l'argent dont nous avions besoin, car c'était lui qui devait écrire à Vienne. Il se tourmentait beaucoup... à ce moment-là, je crois bien qu'il a voulu mourir. » Un sanglot souleva le corps amaigri de Mme Geiger. Elle alla à la fenêtre, regarda longtemps dans la cour, puis continua.

« Je l'ai ramené à Vienne avec une sœur de la Croix-Rouge. Quand il mourut, nous avions vendu 400.000 couronnes d'emprunt et le reste n'atteignait pas un million. Je n'ai conservé qu'une bonne, et, vraiment, je n'ai rien gaspillé. Tu verras d'ailleurs ce que coûte la vie à Vienne... Ce qui arriva ensuite, tu le sais. Après la débâcle, j'ai renvoyé Marie, et je me suis arrangée avec une femme de journée. Un jour que je portais mes coupons à la banque, on me présenta un papier. On m'expliqua que nous n'étions plus Autrichiens, parce que papa, né Tchèque, était resté Tchèque. On ne payait plus les intérêts des emprunts autrichiens aux sujets Tchéco-Slovaques.

« J'avais alors 500 couronnes sur moi. J'eus la chance de pouvoir louer presque tout de suite les chambres du devant à Mme Binder. Elle paye 60.000 couronnes par an. Cela paraît énorme. A nous deux, si nous restions à Vienne, nous n'en aurions pas assez pour manger. Comprends-tu maintenant que je rende grâce à Dieu d'avoir épargné cela à ton père. Il n'aurait plus été Autrichien, il aurait vu les titres d'Etat ne plus payer leurs intérêts et 60.000 couronnes ne plus suffire pour avoir une bonne ! »

Elle fit le tour de la table, passa légèrement sa main usée par le travail sur les fins cheveux blancs de son fils. Comme il restait muet, accoudé à la table, elle devint anxieuse. Puis elle acheva, avec l'air de plier sous

une suspicion inexprimée : « Nous examinerons tout cela à fond Willy. Il faudra que nous réfléchissions ensemble à ce que nous pourrions entreprendre de mieux. Peut-être faudra-t-il que tu vendes les meubles pour monter un commerce ? Tout m'est égal. Seulement, je ne veux pas te laisser croire que j'aie négligé ou mal fait quelque chose. L'argent nous est coulé des mains, et ton père n'aurait rien pu là contre. M. Rampel, qui a pris sa suite, roule maintenant automobile. Il a tout gardé jusqu'après la débâcle et l'a vendu ensuite contre des valeurs étrangères. Quelque bien que nous ait voulu le père, il nous a ruiné. Le costume gris que tu portes se payerait aujourd'hui 15.000 couronnes. Songe, Willy, un costume, 15.000 couronnes. Comment, à ce prix-là, pourrait-on vivre de rentes gagnées avant la guerre ? » Willy ne répondit pas. Il fumait cigarette sur cigarette, puisant à même une boîte qui était au milieu de la table. C'était un cadeau de Mme Binder, car la pauvre veuve n'aurait jamais trouvé 600 couronnes pour acheter un paquet de cent cigarettes égyptiennes. Elle regardait son fils muet, perdu dans des nuages de fumée grise. Son cœur se serrait, à la pensée qu'il devrait peut-être renoncer à ce plaisir, à présent qu'il avait retrouvé sa patrie.

Elle se leva d'un bond, et alla chercher dans sa chambre le portefeuille et le porte-cigarettes de son mari. Elle lui tendit d'abord l'étui en balbutiant : « Remplis-le, Willy ! » Puis elle tourna longtemps encore le portefeuille dans ses mains ; elle prit son élan et bégaya, la gorge serrée, les yeux à terre : « J'ai mis un billet de mille couronnes de côté pour toi, comme argent de poche... Tu as été assez malheureux pendant six ans, va ! Amuses-toi, autant qu'on peut le faire avec si peu d'argent. » Elle poussa la boîte de cigarettes devant son fils, lui mit de force le portefeuille dans la main, et commença à desservir la table, en répétant d'une voix enrouée par les larmes : « Va ! visites un peu Vienne, tu ne le reconnaîtras plus. »

Le silence régnait, si grand, que le balancier faussé de l'horloge faisait comme un lointain tonnerre de coups de canon dans la vieille demeure. Willy Geiger tint un moment dans la main les deux objets qu'il avait vu son père ouvrier et fermer tant de fois. Il se mit à les haïr pour leur infidélité, parce qu'ils étaient également prêts à le servir. Hâtivement, comme s'ils lui eussent brûlé les doigts, il les mit dans sa poche. Il eût quelque peine à ressortir ses mains. Il était persuadé qu'il allait ramener deux mains de squelette, toutes cliquetantes. Il vit celles de sa mère qui s'affairaient autour de la table, avec fièvre. Et la pensée lui vint qu'il survivrait aussi sans doute à ces deux mains-là. Pour ne pas pleurer encore, il murmura un « Bonne nuit ! » entre ses dents serrées, embrassa vite les joues froides et flétries, et partit en allumant une cigarette. Il lui fallait serrer quelque chose entre ses lèvres, s'il voulait sortir sans embarras.

Quand la porte fut retombée, Mme Geiger s'abattit sur la table ; elle ne se maîtrisait plus et sanglotait. Elle suivait son fils, sentait les coups pleuvoir sur le dos de son pauvre Willy. Lui qui avait tant de confiance en soi, que de fois n'allait-il pas heurter le mur que la guerre avait élevé entre lui et sa vie d'autrefois. Cette table couverte de fleurs lui sembla le tombeau de son fils, elle y resta affalée. Elle pleurait. Mais la table restait insensible, comme le monde où elle avait envoyé son Willy, sans défense, pour qu'il... se divertit, après ses six ans de captivité. (A suivre.)